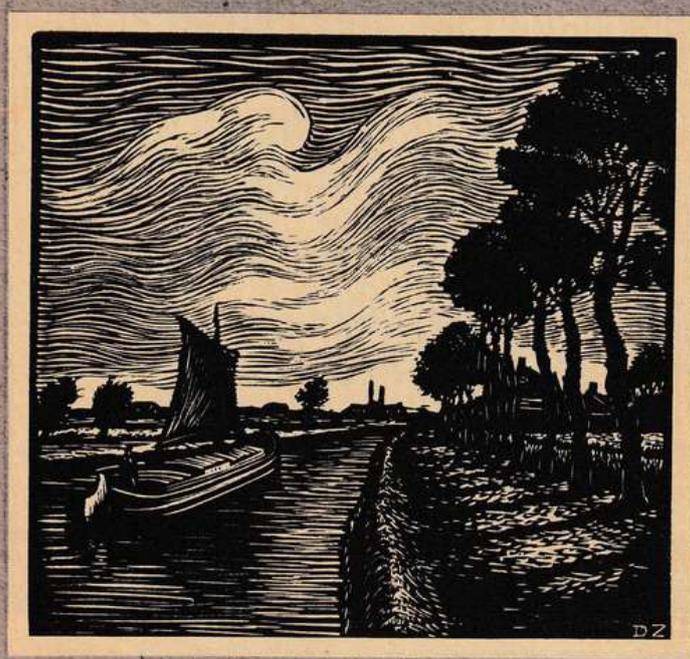


P. VALDELIÈVRE

LA BÉLANDRE QUI PASSE

POÈME



chez Émile RAOUST
11, Rue Neuve, 11
LILLE
1946

P. VALDELIÈVRE

LA BÉLANDRE
QUI PASSE

POÈME

*orné de bois gravés
de J. DEZITTER*

chez Émile RAOUST
11, Rue Neuve, 11
LILLE
1946

Il a été tiré de cet ouvrage ;

deux exemplaires hors commerce, numérotés 1 et 2,

trois cents exemplaires numérotés de 3 à 302.

Exemplaire N° 6

P. Valdelievra

**ŒUVRES POÉTIQUES
DU MÊME AUTEUR**

- Les Heures Émues** (1912). Édition du Beffroi, Paris (*Épuisé*).
Joies et Tristesses (1922). Édition illustrée A. Blaizot, Paris.
Ma Petite Patrie (1925). do do
La Rançon du Progrès (1928). Édition L. Danel, Lille.
La Tétralogie des éléments :
 La Poésie de la mer (1932). Édition illustrée La Caravelle, Paris.
 La Terre, Poèmes géorgiques (1935). do
 Le Poème du Vent (1937). do
 La Splendeur du Feu (1939). do
 Croquis d'Algérie (1939). do
Douze Sonnets votifs manuscrits (1939). Édition E. Raoust, Lille.
Les Ailes qui Virent (1946). do
-

C'était une délicieuse matinée de septembre. Un brouillard léger flottait à la surface du fleuve, et je regardais passer un train de péniches.

Adossé à son gouvernail, les deux mains dans ses poches, le patron d'une péniche fumait sa pipe. Sa jeune femme étendait, sur des cordes, un linge bien blanc. Deux amours d'enfants couraient sur les plats-bords, suivis d'un jeune chien qui jappait joyeusement.

Les péniches glissaient doucement, portées par le courant. C'était silencieux, lumineux, calme...

Et je me disais : « Voici le bonheur qui passe... »

PIERRE L'ERMITE



Que de fois accoudé sur un pont, j'ai rêvé
En regardant passer l'eau paisible qui coule,
Et lorsque le regard est ainsi captivé,
L'esprit n'a plus de frein, le rêve se déroule,
Et tout est dans l'instant poésie et beauté.

Mais voici s'avancer, massives et puissantes
Les bédandres qui vont, comme avec majesté,
Poussant leur large étrave au sein de ces eaux lentes.
C'est une vision de douceur et de paix
Qui défile à mes yeux, et c'est tout un symbole,
Car au fond de mon cœur j'assemble pour jamais
Tout ce qui m'attendrit, m'exalte et me console,

Ce qui flotte en mon rêve ainsi que de l'encens,
L'âme des mariniers, l'âme de la bélandre,
Et celle de la berge, et pour moi qui la sens,
Cette âme collective est celle de la Flandre.
Alors, voyant passer ces éternels errants
Que sont les mariniers dans leur maison flottante,
Parmi les clairs matins, ou dans les soirs mourants,
Au fil majestueux de l'eau qui les enchante,
Je songe bien souvent quel trésor ignoré
De saine poésie, enclos dans le silence,
Habite la bélandre et sommeille égaré
Dans un monde pétri de haine et d'insolence ;
Et le désir me prend de héler quelquefois
Ces nomades qui vont calmes et solitaires,
Côtéant les pignons, les champs et les beffrois,
Dans les canaux taillés parmi nos riches terres :

LE POÈTE

«Ohé! Bonjour, ami! Vers quel pays lointain
As-tu fixé le cap de ta puissante étrave?
Ou bien vas-tu, doutant de ton but incertain,
Errer au gré des flots comme flotte une épave?»

LE MARINIER

Je m'en vais à la mer sur qui s'ouvrent les ports,
A l'océan vers qui tous les canaux descendent,
Glissant au fil des jours sans bruit et sans efforts
Sur des eaux que jamais nuls remous ne défendent;
Jusqu'au jour où sentant toute proche la mer,
L'eau dormante se gonfle au flux de la marée:
Alors dans l'air plus vif et sous un ciel plus clair,
Je dois fixer à quai ma péniche amarrée.

LE POÈTE

Ainsi passent tes jours en cet enchantement
De l'eau qui t'entourne et berce ta demeure?

LE MARINIER

Sans doute, ami Poète. Approche seulement,
Monte à bord, tu verras couler le fil de l'heure
Au même rythme lent que l'eau dans les canaux,
Qui fait que nous sentons tout le prix de la vie
Entre des horizons chaque matin nouveaux.

LE POÈTE

Qu'un tel bonheur facile excite mon envie!



LA MAISON

LE MARINIER

Tiens, regarde, voici ma petite maison
Avec ses volets verts sur les fenêtres blanches,
Dépassant de si peu l'axe de flottaison :
Quelques géraniums aux fleurs rouges qui penchent
T'offrent sitôt le seuil un accueil familial.
Descends : Voici le cœur de mon étroit domaine,
Pour moi plus qu'un palais, plus qu'un logis princier.
Au sein de ma famille, après fatigue ou peine,
Ici je me retrempe en cette intimité,
Mais ici je suis roi autant qu'époux et père,
Et je règne à mon bord par mon autorité.

LE POÈTE

Tel est le droit divin d'un patriarche austère.

LE MARINIER

Vois, je possède ici dans ces objets divers
Comme un peu de la Flandre, et là sur les crédences
Tous ces cuivres polis qui jettent des éclairs,
Les lourds pichets de grès et les vieilles faïences ;
Et la lampe qui pend, le soir, au plafond bas
En faisant osciller les reflets de sa flamme
Où la douceur de l'huile a des tons délicats.

LE POÈTE

Oh, cette intimité pénètre jusqu'à l'âme !
Croirait-on que l'on pût rencontrer sous ce toit
Une telle atmosphère accueillante et mystique,
Et la douceur de l'eau glissant sur la paroi
En fait, je le sens bien, quelque chose d'unique.

LE MARINIER

Remontons maintenant, suis les étroits degrés
Limités par la rampe à la pomme de cuivre,
Où les rayons du jour sont diffus et discrets.



LA BARRE

LE MARINIER

Sois prudent. Le chemin que je te ferai suivre
Sur les panneaux du pont fait de chêne cintré,
Nous conduit à la poupe où la barre commande
Au bateau tout entier pour le faire virer.
Tu vois cette robuste et placide Flamande
Dont les flancs ont porté de nombreux enfants blonds,
C'est mon épouse: Elle est le guide et le pilote.
Sur le plancher qu'elle use, arc-boutant ses talons,
Dans un geste hardi de rude matelote
Qui fait saillir à nu les muscles de ses bras,
Elle met son effort à peser sur la barre;

Et le lourd gouvernail la suivant pas à pas
Se déplace sans bruit dans les eaux qu'il sépare,
En tenant accolé sur son flanc goudronné
Le bachot à fond plat qu'il remorque à la traîne.

LE POÈTE

Ce labeur d'une femme acharnée à peiner
Sur cet étroit espace où le devoir l'enchaîne,
Laisse-moi l'admirer : ce souci du devoir
Accompli simplement est chose magnifique ;
A l'aube elle est présente et quand revient le soir
Elle est encor debout, calme, forte et stoïque.



LE HALAGE

LE MARINIER

Quand ma bélandre va descendant le courant,
Ma tâche est de l'aider dans sa marche placide,
Alors, par un labeur long et persévérant,
Penché de tout mon poids sur ma gaffe rigide,
En un effort qui rebuterait des forçats,
J'ébranle cette masse, et je marche immobile
Tandis que le bateau s'esquive sous mes pas.
Et pendant qu'à mes pieds tout le plat-bord défile
De l'avant à l'arrière, en mes muscles tendus,
Mon épaule meurtrie, et mes veines gonflées,
C'est la contraction des efforts éperdus ;
Mais par ma volonté mes forces sont doublées

Et mon vouloir têtue bandé comme un ressort
Me conduit en sueur jusqu'à la plage arrière.
Et lorsque j'ai fini je recommence encor
Autant de fois qu'il faut, ma marche régulière.

LE POÈTE

O beauté du travail librement accompli,
Beauté de la fatigue au soir de ces journées,
Et bonheur de sentir que l'effort ennoblit !
Mais, dis-moi, lorsqu'il faut, suivant les destinées
Qui mènent en amont et tantôt en aval,
Lutter pour remonter le fil de la rivière,
Ne recherches-tu pas sur le bord du canal
Le renfort précieux d'une aide passagère ?

LE MARINIER

Des hâleurs courageux s'en viennent s'atteler
Comme bêtes de somme, au câble de halage,
Et là, les bras ballants et le front accablé,
Ils marchent sans pensée, ainsi qu'un attelage.
Hommes, femmes, enfants, regarde-les peiner
Sous la sangle de crin qui barre leur poitrine :
Penchés de tout leur poids, leur effort obstiné
Commande pas à pas leur geste de routine ;

Très lentement ils vont, frappant le sol du pied
Dans le rythme instinctif d'une même cadence,
Et l'on voit se raidir le lourd câble mouillé
Qui lutte en opposant toute sa résistance,
Au point que le poitrail s'imprime dans la chair.
Métier de paria !

LE POÈTE

...que le Dante eût pu mettre
Parmi les châtements des cercles de l'Enfer !
Mais il ne l'a pas fait, avec raison peut-être :
Les damnés de l'enfer sont des désespérés,
L'effort de ces hâleurs n'est point sans espérance,
Puisqu'au prix du labeur qui bande leurs jarrets
La bélandre s'ébranle et lourdement s'avance :
Et, vois-tu, le travail payé d'un résultat
Ne vous laisse jamais sans une joie intime.
Mais parmi tant de maux où l'homme se débat,
Sera-t-il donc toujours l'éternelle victime,
Et ne trouvera-t-on jamais quelque moyen
Pour alléger sa peine et tarir sa souffrance ?



LA VOILE

LE MARINIER

N'avons-nous pas le vent, le grand vent ! Et combien
De tous temps ont tenté d'asservir sa puissance
Afin de soulager le labeur des humains !
Aussi, dès que je vois se lever sur la plaine
La brise qui déferle à travers les chemins
Et fait chanter gaîment les blés comme une antienne,
Je gonfle ma poitrine à ce souffle vivant,
Et je hisse, joyeux, ma grande voile grise :
Alors son flanc puissant s'arrondit sous le vent,
Cependant qu'à l'étrave où l'écume se brise

Et va rebondissant au long de la paroi,
On voit que le courant est vaincu par la voile.
Et la bélandre suit la bienfaisante loi
Qui la pousse sans bruit de son allure égale,
Voguant allègrement franche de tout lien
En glissement joyeux, tant que le vent ne change.

LE POÈTE

Coup d'œil, en vérité, nautique et terrien,
Si bien que l'on assiste à ce spectacle étrange
Des voiles circulant au milieu des moissons
Parmi les champs d'œillette et dans les houblonnières,
Et comme on ne voit pas, de toutes les façons,
L'eau basse du canal entre ses deux frontières,
On hésite parfois, pris d'un doute secret :
On cherche en vain des yeux la mer battant la côte,
Et l'on se sent monter au cœur comme un regret.

LE MARINIER

Un tel regret, crois-moi, serait plus qu'une faute :
Regarde, n'est-ce pas comme une mer sans fin
Que tous ces champs de blé dont se couvre la plaine,
Ondulant sous le vent, dans l'or clair du matin ?
C'est une mer, en vérité, qui se déchaîne
Et dont les vagues d'or moutonnent au soleil !

LE POÈTE

Qu'on le veuille, d'ailleurs, ou bien qu'on s'en
[défende,
Le coup d'œil familier de tout cet appareil
Est si bien intégré dans la plaine flamande,
Qu'on ne peut concevoir ses paysages gris
Sans les meules de blé debout parmi les voiles ;
Et nos peintres flamands qui l'ont si bien compris
Ont voulu les fixer pour toujours sur leurs toiles,
Sous la molle douceur de leurs ciels estompés.
Van der Meulen, Frans Hals, Breughel et Van Ostade,
Et tant d'autres encor ne s'y sont point trompés,
Car ils ont bien senti ce jour qui se dégrade
En tons atténués, sur ce calme décor :
C'est toute la beauté, toute la poésie
Qui flotte imperceptible en nos plaines du Nord !

LE MARINIER

Et devant ce spectacle, ami, je m'extasie
Sans pouvoir me lasser jamais de l'admirer,
Car j'ai tant de ferveur pour ma Flandre natale,
Que tout ce qui la touche, à mes yeux est sacré !



LES BERGES

LE MARINIER

Le plaisir du regard, jouissance idéale,
C'est de suivre la berge au long de mon parcours,
Avec ses grands talus que maintient l'herbe drue,
Et qui changent d'aspect dans les moindres détours,
Comme change la vue au tournant de la rue.
Des roseaux quelquefois croissent au bord de l'eau,
Doucement inclinés au courant qui se traîne
Et que vient agiter un brusque soubresaut
Sous les remous puissants levés par ma carène.

Les berges, par endroits, sont basses à tel point
Qu'elles affleurent presque à l'eau de la rivière
Qui pourrait les franchir pour s'épancher au loin.
C'est le sang du pays qui coule à ras de terre,
Comme un sang généreux circule à fleur de peau,
Et donne aux paysans cette face vermeille.



L'HOMME DES FLANDRES

LE MARINIER

Si l'homme de chez nous, crois-moi, vaut ce qu'il vaut,
C'est par son entourage auquel il s'appareille :
S'il est calme et puissant, taciturne et loyal,
Et s'il est à la fois travailleur et poète,
C'est par un mimétisme instinctif et fatal,
Et c'est toute la Flandre en lui qui se reflète.

LE POÈTE

La douceur du climat l'a rendu souriant,
Le cours lent des canaux a réglé son allure,
Les vastes horizons de son cercle ambiant
Ont bâti son cœur large et fait son âme pure,
Et tout l'a façonné résistant au travail,
Concentré sur lui-même, et dur à la souffrance.
Et le peignant ainsi, comme sur un vitrail
Qui l'illuminerait de jour par transparence,
Je l'exalte à mes yeux au dessus du réel,
Et je l'estime tant que je l'idéalise.

LE MARINIER

Puisque tu veux ainsi scruter son naturel,
Veux-tu savoir autour de quoi se cristallise
L'instinct de poésie épars au fond de lui,
Et le besoin de rêve inné dans sa nature ?
Le paysage encor lui prête son appui :
Vois le brouillard léger qui s'élève à mesure
Que le soleil l'échauffe aux rayons de midi,
Qui s'accroche aux buissons comme pour s'y suspendre,
Et sous le moindre vent s'envole et rebondit :
C'est l'âme nostalgique et douce de la Flandre,

Qui naît sur les canaux sitôt le jour levé,
Puis s'en va nonchalante errer parmi la plaine.
Et c'est pourquoi nos gens sont enclins à rêver :
Ce brouillard vaporeux c'est du rêve qui traîne,
C'est le charme mystique où l'on trempe sa foi,
Dans lequel chaque jour on rajeunit sa verve.
Sais-tu que ce spectacle est un besoin pour moi,
Et depuis si longtemps chaque jour je l'observe
Sans y trouver jamais fatigue ou déplaisir.

LE POÈTE

Le ciel, je le vois bien, t'a fait aussi poète :
Ton cœur à tout propos vibre et chante à loisir,
Et dans ton for secret, la vie est une fête !



LES QUAIS

LE MARINIER

Maintenant, descendons en suivant le courant
De cette eau nonchalante : après la berge verte
Nous pourrons voir, autre coup d'œil si différent,
Dont la monotonie étonne et déconcerte,
Les longs quais alignés, vêtus d'austérité,
Qui dressent tout d'un trait leur calme silhouette.
Je les aime, ces quais, j'y trouve une beauté
Et j'aime leur profil qui dans l'eau se reflète :

Grands murs de pierre grise, impassibles et lourds,
Où les anneaux de fer ont mis des taches rousses,
Et dont la base, au point où les lèche le cours,
Pour marquer le niveau, se tapisse de mousses.

LE POÈTE

Pour guider le courant, l'homme a dû l'endiguer,
Et les quais ont tracé sa route en droite ligne :
Dans la campagne, l'eau peut s'étendre et vaguer,
En ville, la voici triste, qui se résigne.

LE MARINIER

Et cette tristesse est souvent une splendeur :
Il est des quais si beaux dans leur mélancolie !
Bruges, Bergues, que sais-je ? Une sobre grandeur
Les revêt de mystère à tel point qu'on oublie
Entre leurs murs étroits, et le temps et le lieu,
Et que l'on croirait vivre en quelque Moyen-Age,
A regarder cette eau qui somnole au milieu,
Et traîne paresseuse, au cours de son voyage !



LES VILLES

LE POÈTE

Mais quel charme, dis-moi, trouves-tu quand le cours
De ton périple lent te conduit dans les villes,
Puisque l'eau des canaux ne coule pas toujours
Dans les sites riants des campagnes fertiles ?
Après les champs de blé déroulant leur splendeur,
Les grands seigles barbus, le lin si vert, l'œillette,
Le colza, tous ces champs d'où sort comme une odeur
De moisson mûrissant, qui vous tourne la tête,
Voici que tu t'en viens accoster aux cités
Qui du canal dormant ont fait une sentine
Exhalant au plein jour ses relents empestés.

LE MARINIER

Oui, la ville a souillé tout ce qui l'avoisine :
La malédiction qui pèse sur ses murs
Fait qu'elle pervertit et salit toute chose,
Ses actes sont pervers, ses pensers sont impurs,
Tout bien se perd en elle, et se métamorphose,
Et l'odeur du péché traîne sur ses trottoirs.

LE POÈTE

L'homme, aujourd'hui, ne veut plus vivre en solitude,
Rêvant de s'entasser dans ces grands faubourgs noirs
Où la vie en commun est une servitude !

LE MARINIER

Mais lorsque les canaux traversent la cité,
C'est toujours à l'écart en des recoins paisibles
Où l'on peut faire halte en la tranquillité ;
Les centres turbulents pour nous inaccessibles
Sont très distants : Le soir on entend au lointain
Les échos saccadés d'orchestres frénétiques
Au milieu de lueurs brûlant jusqu'au matin,
Mais l'agitation de toutes ces musiques
Me fait comprendre mieux le prix de mon repos,
Le calme de ma vie, et le bonheur tranquille
Où s'écoulent mes soirs, portes et volets clos.

Lorsqu'il me faut parfois descendre dans la ville,
Si tu savais, ami, quel désir du retour
Me possède à l'instant, qu'elle ardeur me consume
De regagner mon bord et de fuir le faubourg,
Sitôt que j'aperçois mon petit toit qui fume,
Dans le lointain décor si calme et reposant
D'une sérénité de paix familiale.
Et dès que j'ai fini ce séjour déplaisant,
Quand des manœuvres lourds ont déchargé ma cale
Parmi tout un concours de poussière et de bruit,
Je fuis vers les pays où l'atmosphère est pure,
Où loin de la cité, ma bélandre poursuit
Face au ciel, posément, sa marche lente et sûre.
Et quand je me retourne avant de m'éloigner,
Je vois à l'horizon toutes les cheminées
Crachant des flots de gaz dont l'air est imprégné,
Et j'ai pitié de ces foules efféminées
Qui n'ont pas su garder le bonheur primitif,
Et brûlent sans plaisir leur jeunesse et leur vie !



LES BEFFROIS

LE POÈTE

Dis-moi ce qui retient ton regard attentif
Durant les longs circuits de la route suivie ?

LE MARINIER

J'aime voir en passant les beffrois élancés,
Tous ces hardis beffrois alignés dans la plaine :
Il en est de légers, nerveux, tout émincés,
Jaillissant d'un seul trait du sol, tout d'une haleine ;

Il en est de trapus, solides et carrés,
Bien plantés sur leur base et défiant les âges ;
Les uns sont couronnés par des blasons dorés
Qui proclament les droits des vieux échevinages,
D'autres, telles des fleurs que produirait le sol,
Ont des clochers bulbeux d'étrange architecture :
Mais tous si différents symbolisent l'envol
Du travailleur courbé sur sa besogne dure :
Abbeville, Bailleul, Calais, Douai, Bavai,
Comines, Rue, Arras, Bergues, Bapaume, Orchies,
Toute une floraison qui sur terre a levé,
Silhouettes de foi qui passent, réfléchies,
Inversant leur décor dans le miroir des eaux.
Et le soir, tout cela s'estompe dans la brume,
A l'heure où dans la paix de chaque logis clos,
On aperçoit la lampe au chassis qui s'allume.

LE POÈTE

Oh, comme tu sens bien, et comme tu comprends
La sereine beauté de cette poésie :
Elle sort du terroir, effluves odorants
Du plus profond du sol, pour la race choisie
Qui depuis si longtemps s'est volontairement
Attachée à sa glèbe, et ne vit que par elle.

LE MARINIER

Mais l'homme en a reçu, pour cet attachement,
Par un effet de sa tendresse maternelle,
Tout ce qu'il a de bon, a tel point qu'on ne sait
Si l'homme à son image a façonné la Flandre,
Ou si la Flandre a fait le Flamand tel qu'il est.

LE POÈTE

Oh la belle ferveur, et qu'il me plaît l'entendre
En ces mots attendris qui te sortent du cœur !



LES MOULINS

LE POÈTE

Mais dis-moi, quel spectacle au cours de ton voyage
A-t-il encor frappé tes yeux avec vigueur ?
Quel aspect du terroir flamand, quel paysage ?

LE MARINIER

Tous ces moulins de bois qui peuplent l'horizon,
Tournant allègrement avec la moindre brise :
Leur pivot qui surmonte un tertre de gazon
Les oriente au vent, et dès qu'ils sont en prise
C'est le joyeux tic-tac du matin jusqu'au soir,
Des ailes poursuivant une course éperdue.

On croit les voir parfois, geste de désespoir,
Jeter les bras au ciel, sur l'immense étendue
De la plaine déserte, et l'on se sent étreint
De les voir exhaler une telle tristesse
Où semble palpiter quelque chose d'humain,
Puis au bord de la nuit, à l'heure où le jour baisse,
Ils fixent dans le ciel un grand signe de croix.

LE POÈTE

On y broyait jadis la wedde et la garance,
L'œillette et le colza : des rouages de bois
S'échappait sans arrêt toute cette abondance
Qui s'en allait porter dans les pays lointains
Le renom de la Flandre et l'adresse des hommes.
Aujourd'hui que l'usine a vaincu ces moulins
C'est du beau blé doré que leurs meules consomment,
Et dans les soirs vermeils où tout est calme, on voit
La farine qui vole, aux portes entr'ouvertes.



LES CARILLONS

LE MARINIER

Il est des jours d'enchantement où l'on perçoit
Des musiques errant sur la campagne verte,
Des musiques flottant sur les champs et les toits,
Dans un envol joyeux de cloches agitées :
Ce sont les carillons au sommet des beffrois
Egrénant le concert de leurs notes jetées,
Qui vont rebondissant en un frémissement
Sensible et modulé comme une voix humaine.

Si tu savais, lorsque j'entends ce tintement
S'éparpiller tout au travers de notre plaine,
Tout ce qui vibre en moi de sensibilité!
Je sens que les échos de mes fibres profondes
S'ébranlent à l'instant malgré ma volonté,
Et leurs tressaillements à l'unisson répondent.

LE POÈTE

Je te comprends, ami, car les traditions
Sont un trésor qu'il faut garder avec amour.
Et la Flandre est bien là dans ces gais carillons
Qui d'Honschoote à Dunkerque, et de Caestre
[à Bourbourg
Font courir à toute heure, au gré du vent de mer,
Sur le pays flamand, bancloques et clochettes.

LE MARINIER

C'est un tel réconfort qui circule dans l'air,
Lorsqu'on entend sonner ces carillons de fêtes,
Que l'ouvrier suspend un instant son travail,
Le passant soucieux s'arrête dans la rue,
Le laboureur lassé d'activer son bétail,
Laisse à demi planté le soc de sa charrue,
Et moi-même, sentant comme un philtre mystique,

J'écoute recueilli cette vibration
Qui fait battre mon cœur d'un rythme synchronique.
Mais il faut malgré tout reprendre le collier
Et poursuivre sa course au long de la rivière,
Alors c'est à nouveau le décor familier
Qui peuple au jour le jour la route batelière,
Dont la monotonie est un charme incompris,
Des champs, des quais, des ponts, des roseaux et
[des berges...



LES AUBERGES

LE MARINIER

On croise quelquefois près des enclos fleuris,
Le profil accueillant de paisibles auberges
Où l'on voudrait en paix vivre des jours heureux :
Le toit fume gaîment parmi les tuiles rouges
Et vous fait pressentir des repas plantureux,
Des plantes au chassis, dont les fleurs au vent bougent,
Des rideaux de couleur bien tirés et discrets,
Le seuil de gros pavés cerclés de mousse verte,
Et des cuivres brillants qui jettent des reflets
Qu'on aperçoit de loin par la porte entr'ouverte.

Dans les jardins, le jeu rassemble les archers,
Les tireurs au bersault boivent sous les tonnelles
Oubliant pour l'instant les soucis étrangers ;
Les pots de bière en main, d'accortes jouvencelles
Versent à tout venant jusqu'à satiété,
Et les accordéons chantent sous les gloriettes
Parmi le gai loisir des dimanches d'été.
D'autres fois, on entend des clameurs inquiètes :
Dans un réduit fumeux on fait battre des coqs.
Accoudés sur le parc où les bêtes trépignent,
Épiant du regard l'effet des moindres chocs,
Les gars sont attentifs à saisir tous les signes ;
Et les beaux coqs de race hérissant leur jabot
Et secouant dans l'air leur crête flamboyante,
Attendent frémissants, arc-boutés pour l'assaut,
S'affrontant de l'éclair de leur prunelle ardente :
L'éperon a percé les chairs de part en part,
Le sang gicle et rougit les têtes écorchées,
Et coulant sur les yeux obscurcit le regard,
Au milieu d'un envol de plumes arrachées.
Les paris sont jetés dans la fièvre du jeu,
L'atmosphère de meurtre est lourde de carnage,
On se sent frissonnant et les tempes en feu,
Et les jurons machés s'étouffent avec rage !

C'est le vieux sang barbare et sauvage des Francs
Qui du fond primitif et sain de la nature
Ramène en bouillonnant ses antiques ferments,
Et reflue au dessus des siècles de culture !
Et quand passent près d'eux les chevaux, col tendu,
Tous ces gais campagnards, au grelot des sonnailles
Jetant dans le jardin leur rythme inattendu,
Lèvent vers nous la tête au dessus des murailles,
Et d'un signe des mains nous disent leurs souhaits
Vers le but inconnu de notre long voyage.

LE POÈTE

Oh, dans un tel décor, je reconnais les traits
Des grands peintres flamands, grâce à qui le visage
De la Flandre a vécu jusqu'à nous aujourd'hui,
David Téniers, Van Steen, et Van Laar le Bamboche !
Et c'est pourquoi leur œuvre à ce point nous séduit,
Par eux la vieille Flandre est encor toute proche,
Et se confond avec le temps où nous vivons.



LES ÉCLUSES

LE MARINIER

Te dirais-je le charme étrange des écluses
Qui marquent notre route ainsi que des jalons ?
Massives portes d'eau par où les courants fument
Pour hisser lentement les files de bateaux
Depuis les pays bas des polders maritimes
Jusqu'au pentes d'amont d'où sourdent les canaux :

C'est le courant lui-même, en ses forces intimes,
Qui porte la bélandre à l'encontre du cours.
Dès que le sas étroit a cerné ma carène,
C'est pour moi le repos au milieu du parcours,
Et j'attends qu'au delà la liberté revienne :
Se sentir soulevé par la force de l'eau
Qui sort à gros bouillons des portes de l'écluse
Et lève sans efforts cet immense fardeau !
Et la foule accoudée au parapet s'amuse
A suivre la manœuvre en son étrangeté,
Cependant que ses yeux curieux examinent,
Cherchant à pénétrer dans notre intimité
Par les vantaux ouverts que les regards dominant.

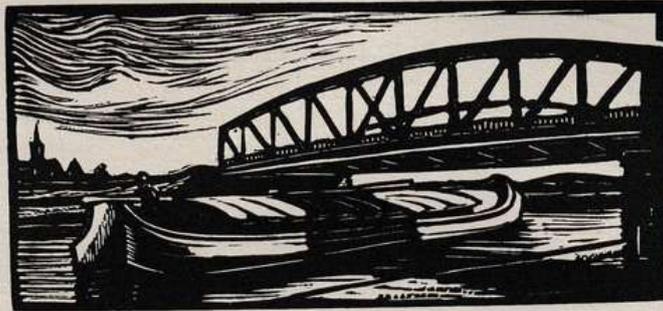
LE POÈTE

C'est bien vrai ! Que de fois j'ai moi-même rêvé
Sur le bord d'une écluse où le bateau sommeille,
A regarder le pont tout fraîchement lavé
Où trotte en aboyant un roquet qui surveille,
La lessive qui sèche et se balance au vent,
Le tonnelet d'eau douce au milieu des cordages,
Et la cloche de cuivre et l'ancre sur l'avant,
Et parmi tout cela des enfants de tous âges
Courant, jouant entre eux, humant la bonne odeur
Du goudron dont sans cesse on enduit la carène.

Par un panneau béant on voit la profondeur
Jusqu'où descend la cale, et le regard s'enchaîne
A scruter, curieux, la petite maison
Dont les géraniums soulignent la fenêtre.

LE MARINIER

C'est là que chaque soir finit mon horizon,
Et que je vis heureux dans mon simple bien-être.



LES PONTS

LE MARINIER

Si tu savais, ami, le plaisir de passer
En savant connaisseur sous les ponts, dont les arches
Franchissent la rivière en un bond élané !
Si les canaux, dit-on, sont des chemins qui marchent,
Les ponts dans la splendeur de leur stabilité
Sont pour le batelier des bornes qui demeurent
Pour mesurer l'espace au chemin enchanté
Dans le déroulement monotone des heures.

LE POÈTE

Eh quoi, trouverais-tu, dis-moi, quelque beauté
A ces ponts qui ne sont qu'une route banale
Passant sur l'eau sans art et sans diversité ?

LE MARINIER

Poète ami, l'erreur est profonde et dévoile,
Sans qu'il soit grand besoin de rechercher pourquoi,
Que tu n'as jamais vu des ponts que la surface.
Et l'erreur est commune aux terriens, mais moi
Qui vis au ras de l'eau, j'en connais l'autre face
Et j'en sais les beautés qu'ignorent les passants.
Il est de ces vieux ponts faits de pierres moussues,
Dont les blocs au soleil ont des tons caressants,
Où le lierre s'agrippe à toutes les issues,
Et sous lesquels on voit descendre jusqu'à l'eau
Le fin galbe saillant des nervures d'ogive;
L'arête des piliers sépare en deux le flot,
Et tous les bois flottants errant à la dérive
Glissent de part et d'autre et s'en vont à l'écart.
D'autres ponts, quelquefois, ont des arches étroites
Où l'ombre du mystère attire le regard
Fasciné par l'éclair des rides qui miroitent.

Il en est qui, debout depuis l'antiquité,
Ont des môles branlants dont les angles s'effritent,
Et d'autres dont la pierre en son humidité
Sous la voute a formé de longues stalactites.
Et les grands ponts d'acier qui d'un pas de géant
Enjambent la rivière en une arche allongée,
Et laissent au passage un espace béant,
Si large que leur masse en est comme allégée.
Si tu savais de quelle écrasante splendeur,
Quand on frôle en passant leurs massives culées,
On se sent pénétré, malgré tant de raideur !
Il faut voir le lacis des poutres assemblées
S'étayant l'une l'autre en un dessin savant,
Tous les rivets saillants, les boulons, les éclisses ;
Et tout cela résonne et chante sous le vent
Qui s'engouffre et bondit parmi les interstices,
Et le pont tout entier, de sonore métal,
Vibre comme une harpe au vent qui le traverse.
Et les ponts suspendus au travers du canal,
Ondulant doucement, d'un mouvement qui berce
Sous le cintre branlant des câbles amarrés.
Et les vieux ponts-levis qu'une antique noblesse
Rattache au souvenir de ces ponts délabrés
Dont la herse défend les vieilles forteresses

Et puis les ponts tournants virant au ras de l'eau,
Qu'un pontonnier manœuvre en ouvrant le passage,
Dont le bord est marqué la nuit par un falot.
Il en est tant, vois-tu, et tous ont un visage
Différent l'un de l'autre, et que je connais bien,
Et tous ont des beautés que le vulgaire ignore :
Car vous, passants hâtifs qui ne regardez rien,
Vous marchez absorbés, le souci vous dévore,
Et vous passez sans voir auprès de la beauté,
Comme auprès du bonheur qui passe sur la route.

LE POÈTE

Heureux, ami, qui sait pareillement goûter
Tant de splendeur éparse ! Et tandis que j'écoute
Vibrer si simplement ta sensibilité,
Je découvre, à ta voix, toute une poésie
Faites d'enthousiasme et de naïveté,
Que je n'avais jamais si clairement saisie.

LE MARINIER

Oui, crois-moi, celui-là qui n'a point navigué
Depuis son plus jeune âge au fil de l'eau dormante,
Ne saurait me comprendre, et peut être intrigué
De me voir si fervent pour tout ce qui m'enchanté.
Mais je suis par nature un mystique égaré
Dans un siècle brutal sans pitié pour personne ;
Je suis un solitaire et je vis à mon gré
Sans souci, sans envie, et c'est l'heure qui sonne
Que je trouve toujours la meilleure pour moi.
Quand je sors le matin, dès l'aube blanchissante,
A l'heure où le brouillard humecte encor mon toit,
Si tu savais la joie immense, envahissante,
Qui me prend, en voyant toute l'immensité
De la plaine déserte à mes pieds déroulée,
Prodige de richesse et de fécondité :

Je suis seul, et sentant ma poitrine gonflée
De l'air vivifiant de mon terroir natal,
Je me sens maître et roi parmi cette opulence,
Et vers le ciel je chante un hymne matinal
Pour tant de poésie et de magnificence !

LE MARINIER

Et maintenant, poète ami, je vais partir
Et reprendre le cours de ma tâche obstinée,
Au but où mon voyage un jour doit aboutir.

LE POÈTE

Eh quoi, toujours partir ! C'est donc ta destinée ?

LE MARINIER

Oui, mon sort est d'errer sans cesse sur les eaux,
C'est aussi mon bonheur ! Et maintenant va dire
En tes vers où tu sais faire chanter les mots,
Va raconter partout, dût la foule en sourire,
Ce que ton œil chercheur a pu voir à mon bord :
Que le toit goudronné de ma maison flottante
Abrite un homme heureux satisfait de son sort.
Tant d'autres sont en quête, et vivent dans l'attente
D'un bonheur décevant qu'ils n'atteignent jamais,
Parce que dans leur course ils n'ont su le comprendre !
Moi, je tiens mon bonheur parce que je le sais :
Ma maison, mon bateau, ma famille et ma Flandre !

LE POÈTE

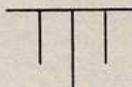
Ami, le ciel t'a fait poète comme moi.
Va, suis ton existence au fil de l'eau qui coule,
Et garde ton bonheur, qui n'a point d'autre loi
Que vivre en solitaire à côté de la foule ! ”

Et la bélandre alors s'éloigne doucement
En laissant sur les eaux à peine un lent sillage ;
Et moi qui la regarde avec des yeux d'amant
Je la vois s'en aller parmi l'or du feuillage
Dont les grands peupliers roussis par la saison,
Dans un halo pourpré lui font une couronne,
Emportant sans effort sa lourde cargaison,
Dans le royal décor des splendeurs de l'automne.

Septembre 1941

GRAVURES

- Couverture : *Canal de Bourbourg à Coppenaxfort.*
Page 5 : *Pont des Soupirs à Bourbourg.*
» 8 : *La Basse-Colme près de Warhem.*
» 10 : *La Colme près de Lynck.*
» 12 : *Le canal des Moères.*
» 15 : *L'Aa à Saint-Georges.*
» 18 : *Canal de Dunkerque à Bergues.*
» 20 : *Pont du Guindal.*
» 23 : *Quais et pont Saint-Jean à Bergues.*
» 25 : *Dunkerque, vue de la Basse-Ville.*
» 28 : *Bourbourg, vue du Canal.*
» 31 : *Canal de Furnes et moulins de Ghypelde.*
» 33 : *Pont de Saint-Folquin sur l'Aa.*
» 36 : *La Colme au bac de Millam.*
» 39 : *Écluses de Wattendam.*
» 42 : *Pont sur le nouveau canal à Looberghe*



*Achevé d'imprimer
le 6 Mars 1947
sur les presses
L. Danel.*

